

CHAPITRE 17g

L'ART VERRERIE

M. Barthélemy

Le verre est une dissolution composée de silice, chaux et oxydes alcalins auxquels on ajoute des petites quantités d'autres minéraux. Il n'a pas de point de fusion fixe; il s'agit d'une substance rigide, mais non cristalline, et parmi ses propriétés principales, il faut noter sa grande dureté, sa transparence et sa résistance à l'usure et à la compression.

Son invention a été traditionnellement attribuée aux Phéniciens, sans doute en raison des commentaires faits à ce propos par Pline l'Ancien (*N.H.* XXXVI 190-199). Mais aujourd'hui il ne reste de cette théorie qu'une belle légende, étant donné que la découverte du verre est à placer en Mésopotamie lors de la seconde moitié du III^e millénaire.

Pour pouvoir parler du verre phénico-punique (par exemple, LANCEL 1967; MALAISE 1971; MOSCATI 1972, p. 501-507; SPANÒ GIAMMELLARO 1979; SEEFRIED 1982; BISI 1984b; STERN 1984-1985; BARAG 1985; BIMSON & FREESTONE 1987; UBERTI 1988b; BARTHÉLEMY 1992; GUBEL 1992ds), il faut forcément traiter du verre pré-romain en général, puisque qu'il est impossible de les dissocier, tant du point de la composition que de ceux de la technique, de la fabrication et de l'évolution.

A. La manufacture du verre pré-romain

La fabrication du verre exigeait des connaissances scientifiques, surtout chimiques, dans la mesure où il résulte d'une fusion, mais aussi des compétences techniques car, comme pour tout autre procédé compliqué ou exigeant une certaine spécialisation, ces aspects s'étaient progressivement perfectionnés et développés depuis son invention.

De façon générale, les tablettes trouvées en Assyrie, en Anatolie et à Babylone (*cf.* I.A.II.1 Les sources cunéiformes) ont une grande valeur, comme documentation littéraire, dans la mesure où quelques-unes d'entre elles fournissent une information précieuse sur la manufacture verrière dans l'Antiquité. Celles de la bibliothèque d'Assourbanipal à Ninive (VII^e s.) décrivent des formules pour l'obtention de divers types de verre

et couleurs, les outils utilisés (crocs, crochets, cuillères) ainsi que le cérémonial ou rituel qui entourait la fabrication. L'existence d'un cérémonial, ajouté au caractère énigmatique de certaines formules, laisse penser que cette industrie était dans les mains de spécialistes – peut-être une caste ou une secte – dont les connaissances étaient tenues dans le plus grand secret.

1. *La composition*

Des trois éléments principaux déjà nommés, nous savons que la silice a été utilisée sous la forme de sable, quartz et quartzite. Les verres de quartz sont normalement transparents, tandis que ceux qui sont élaborés à partir de sable sont opaques (faute d'une analyse concluante, ces derniers ont été incorrectement qualifiés de «pâte vitrée»). La soude et la potasse ont été utilisées comme oxydes alcalins, quoique la plupart soient de base sodique avec un fort pourcentage de soude pour obtenir un bas point de fusion. D'habitude, la chaux contient un peu de magnésium. À ces composants principaux, on en ajoute d'autres, secondaires, comme les «agents colorants» (métaux colloïdaux, oxydes métalliques et sels) qui transmettent au verre, dont la couleur naturelle est le vert bleuté, les couleurs et tonalités connues.

2. *Les techniques*

a. *Techniques formatives*

Il s'agit des techniques configurant la pièce. Parmi celles-ci nous avons :

- le moulage : semblable par son procédé à celui qui est suivi pour la fabrication de pièces métalliques ou de céramique. Les plus anciens objets connus ont été faits selon cette technique.

- la taille : elle provient de la taille de la pierre et elle a été utilisée depuis le milieu du II^e millénaire.

- le noyau de sable : cette technique a été la plus employée pour la fabrication de vases et de grains de collier jusqu'à l'apparition du verre soufflé. Elle a donné lieu à diverses discussions, car si l'on sait qu'elle part de l'utilisation d'un noyau de sable, les diverses étapes suivies jusqu'à l'obtention des objets font l'objet d'hypothèses plus ou moins valables. Parmi les méthodes suggérées, celle qui a été la plus acceptée a été proposée par SCHULER 1962 : d'après elle, un noyau de sable ajouté à un mandrin, constituant l'intérieur du vase, serait recouvert d'une grosse couche de cire vierge sur laquelle serait adapté un moule extérieur en argile; la cire fond et elle est remplacée par le verre dans un four préchauffé à 1 000° C.; lorsqu'il refroidit, on casse le moule extérieur et

on complète la pièce en ajoutant les anses, le pied et la décoration, incrustés sur le vase en réchauffant à quelque 450° C.; finalement, lorsque la pièce est complètement froide, on casse le moule interne. Comme on peut le constater, cette proposition suggère un procédé semblable à celui qui est utilisé pour la fabrication de pièces métalliques suivant la technique de la cire fondue. Bien que ceci soit sans doute valable et doive être accepté pour les vases de meilleure qualité, il ne faut pas écarter, comme on le lit chez d'autres auteurs, le recours à des variantes plus simples de cette technique pour la fabrication de grains de colliers ainsi que pour quelques vases de mauvaise qualité, et même défectueux.

b. *Techniques décoratives*

Ces techniques peuvent être soit également formatives, comme le moulage et la taille déjà évoqués, ou la technique dite «millefiori» – variante du moulage, soit proprement décoratives. Parmi ces dernières, on citera :

– les gouttes ou les fils de verre appliqués : on laisse couler la goutte ou le fil en état visqueux sur la pièce et, à l'aide d'un outil pointu, on étire les fils jusqu'à avoir le motif décoratif désiré. Si l'on voulait une surface complètement lisse, on les faisait rouler sur une pierre de marbre ou bien on frottait avec un morceau de bois chaud. Cette technique décorative a été la plus employée pour décorer les vases fabriqués selon la technique du noyau de sable.

– la peinture : réchauffant la pièce, on fixait à sa surface des émaux colorés. Ceci a été peu utilisé bien qu'on le connût depuis le milieu du II^e millénaire.

– l'application de fils ou de plaques d'or : cette technique apparaît à l'époque hellénistique. On pouvait fixer les plaques directement sur la pièce, tout en les protégeant avec un vernis, ou sur un disque en verre qui était ajouté à la pièce par chauffage.

3. *Fours*

Les seuls restes connus sont ceux du four découvert à el-Amarna, daté du XIV^e s. De petites dimensions, il avait plusieurs fenêtres de ventilation et la base sur laquelle on fondait le verre était formée par une série de cylindres d'argile réfractaire.

B. *Le verre phénico-punique et son expansion en Méditerranée*

1. *Les origines*

Les origines du verre phénicien sont fort obscures et son étude ne peut être menée sans tenir compte du reste de la frange côtière syro-palestinienne.

Les vestiges les plus anciens sont constitués de grains de collier, garnitures et santons ou amulettes de la seconde moitié du II^e millénaire, en provenance de Megiddo, Tell Duwair et Byblos. Mais plus intéressantes encore que ces découvertes, il y a les lettres diplomatiques, trouvées à el-Amarna et datées du XIV^e s., qu'adressent au pharaon d'Égypte les rois de Tyr et d'autres cités de la côte syro-palestinienne, et dans lesquelles il est question de la manufacture d'une sorte de verre peut-être introduit en Égypte par un artisan verrier fait prisonnier lors de la campagne menée en Syrie par Thoutmosis III (1490-1436). L'importance de ces lettres réside dans le fait qu'elles confirment l'existence à cette époque d'ateliers et de maîtres verriers sur les côtes syro-palestiniennes.

2. De 1200 à 750 av. J.-C.

Dans la période comprise entre 1200 et 900, les découvertes de verres dans la région syro-palestinienne sont fort rares, ce qui s'explique sans doute par la crise des industries d'objets de luxe à la suite des guerres et des pertes de territoire des Cananéens au profit de leurs voisins du N. et du S.

À partir du dernier tiers du IX^e s., toutefois, l'industrie du verre renaît et elle ne cessera de s'affirmer jusqu'à la période romaine. De nouveaux ateliers sont créés à Rhodes, à Chypre, à Alexandrie et probablement à Carthage, où l'on fabrique des petits objets, très appréciés sans doute, jusqu'au moment où la production s'intensifie et devient moins chère grâce à l'apparition du verre soufflé quelque part sur cette côte du Levant méditerranéen au I^{er} s. av. J.-C.

Cette floraison coïncide avec l'expansion coloniale des Phéniciens d'abord et des Carthaginois ensuite. Ceux-ci utilisent de petits objets de verre, surtout des grains de colliers, amulettes et récipients, comme objets précieux de transaction. C'est à eux aussi qu'on doit la diffusion de ce matériel en Méditerranée centrale et occidentale, où, à partir du VIII^e s., nous le trouvons comme partie du mobilier funéraire aussi bien dans les tombes des colons que des indigènes (étrusques, ibères, sardes...) avec lesquels ils ont eu des rapports de commerce.

3. Époque archaïque

Le manque relatif de découvertes de l'époque archaïque, c'est-à-dire entre le milieu du VIII^e s. et le début du VI^e, provenant du commerce direct avec la Phénicie (les verres sont peu nombreux par rapport au nombre de tombeaux exhumés, et, s'il y en a, ce n'est qu'au nombre de deux ou trois), si l'on tient compte de leur grande dispersion et du fait qu'ils sont trouvés dans des tombes d'une certaine richesse – sûrement celles de

personnages ayant un certain prestige social, confirme les théories qui ont été émises sur la place significative occupée par ces objets en verre en tant qu'objets à valeur chrématistique, comparable peut-être à celle d'autres produits comme l'ivoire et certaines pièces d'orfèvrerie.

On peut grouper selon différentes catégories les objets de cette époque provenant du commerce avec la Phénicie.

a. *Récipients*

Ceux-ci sont caractéristiques par la grande qualité de leur manufacture et leur transparence. Nous avons une série de flacons et de jarres comme celle d'Aliseda (Espagne), le flacon de de Préneste et l'*amphoriskos* de Bologne et l'*alabastron* de Chypre, semblables à d'autres connus en Mésopotamie et en Assyrie (Nimroud) et provenant, semble-t-il, d'un atelier syrien (LEHRER 1974).

b. *Grains de collier*

Ils sont de bonne qualité et généralement sphériques ou annulaires de couleur noire, bleue ou verdâtre. Ils sont parfois décorés; les motifs sont des cercles («yeux») simples, blancs ou jaunes. Les plus anciens datent du VIII^e s. et ont été trouvés au tumulus 1 de la nécropole indigène de Las Cumbres au Castillo de Doña Blanca. On trouve également des grains de provenance phénicienne à Carthage, Motyé, Sulcis, Nora, Trayamar, Setefilla et Peña Negra par exemple.

c. *Amulettes*

Nous trouvons, provenant principalement de Carthage et de Chypre, une série de pendentifs en forme de petites têtes masculines, avec les cheveux raides ou en tire-bouchon, ainsi que d'autres têtes démoniaques. On rencontre assez souvent dans les nécropoles de cette époque de beaux scarabées d'origine égyptienne; ils sont normalement en faïence, mais certains sont en verre, comme les très beaux exemplaires du trésor d'Aliseda, d'une couleur bleu-violacé.

4. *Jusqu'à l'époque romaine*

À partir du VI^e s. et jusqu'à l'époque romaine, avec la prédominance commerciale de Carthage en Méditerranéenne centrale et occidentale, spécialement pendant les V^e-IV^e s., se produit une floraison de l'industrie et du commerce du verre, provoquant peut-être la création de nouveaux ateliers dans le bassin méditerranéen. Ceci justifierait l'abondance des découvertes, la grande diversité des motifs décoratifs et parfois la piètre qualité de la manufacture.

Il est alors réellement rare de trouver une nécropole punique ou indigène ayant subi quelque influence colonisatrice qui ne recèle des objets en verre. Comme pour la période précédente, différentes catégories peuvent être considérées.

a. *Récipients à onguents*

De petite taille, ils servent à garder des parfums et onguents. Ils sont fabriqués selon la technique du noyau de sable et présentent une décoration polychrome faite avec des fils de verre incrustés qui peuvent adopter des formes de zigzags, vagues, imitations de plumes ou arêtes de poisson; ou alors, il s'agit de simples anneaux lisses. Ces motifs décoratifs sont situés autour de la partie centrale du corps du vase, mais parfois ils recouvrent la pièce totalement. La bouche, le col et le pied sont décorés avec des fils en spirale ou des annulaires parfois en relief. La couleur la plus fréquente est le bleu, dans différentes nuances; les blancs, les noirs, les marrons et les verts sont plus rares. La décoration se fait en jaune, en turquoise, en blanc, en orange et en couleur vin.

On a depuis quelque temps écarté l'hypothèse d'une origine égyptienne; selon des études récentes, ils ont été fabriqués dans des ateliers de la côte syro-palestinienne et à Rhodes. Cette dernière serait le centre de production selon HARDEN 1981, qui appuie sa thèse sur les formes grecques (excepté l'*alabastron*) des vases – *amphoriskos*, *oinochoè*, *aryballos* et *hydria* – et sur le grand nombre qu'on en a trouvé dans cette île. Le même auteur établit diverses chronologies prenant en compte l'évolution de chaque type; selon lui, toutes les formes, sauf l'hydrie qui n'apparaît qu'au III^e s., se trouvent depuis le milieu du VI^e s. dans tout le bassin méditerranéen. Dans une révision récente portant sur plus de cinquante vases, D. Grose (1989) définit quelques formes et modifie légèrement la chronologie, affirmant que ces récipients à onguents n'apparaissent en Méditerranée qu'à la fin du VI^e s.

En tout cas, ces objets ont dû être appréciés non seulement pour leur contenu, mais même en tant que récipients.

b. *Amulettes*

Si nous acceptons comme valable la définition donnée par VERCOUTTER 1945 («tout objet possédant pour celui qui le porte un pouvoir de protection de nature magique, car l'objet représenté participe de l'essence de l'original»), nous pouvons affirmer que les pendentifs phénico-puniques sont presque dans leur totalité des amulettes. La plupart sont en faïence, mais quelques-uns sont en verre. Ils sont généralement fabriqués avec un moule même si parfois on a utilisé les techniques de la taille en froid ou du noyau de sable.

Ils répondent iconographiquement à des prototypes égyptiens, assyriens, phénico-puniques et grecs, et il s'agit de représentations de divinités, animaux, parties du corps humain, ou bien de caractère inanimé comme ceux qui imitent les objets de la vie quotidienne ou phytomorphes comme, par exemple, des clochettes, des grappes de raisin... avec des propriétés magiques propres à leur symbolique.

Les petits masques ou petites têtes polychromes en trois ou quatre couleurs, fabriquées selon la technique du noyau de sable, sont, parmi toutes les amulettes, celles qui ont le plus attiré l'attention des chercheurs et ont été les mieux étudiées, peut-être parce qu'elles sont les seules amulettes de provenance clairement sémite et carthaginoise. SEEFRIED 1982 a classé ces masques par types – démoniaques, masculins, féminins – et a établi leur évolution chronologique d'après les variations présentées par chaque type.

c. Grains de collier

Il s'agit sans doute du matériel en verre le plus abondant et le plus dispersé géographiquement. Il faut chercher son origine en Égypte, où on en trouve au III^e millénaire comme imitations, d'après certains, de pierres précieuses.

La plupart d'entre eux étaient fabriqués sur un noyau de sable, mais on a réalisé aussi des fils en verre visqueux sur un fil de fer; ceux-ci sont de meilleure qualité. Les formes sont très variées; les plus fréquentes sont sphériques, annulaires et tubulaires.

Il y a des grains unis, mais, normalement, ils sont décorés, très souvent avec, comme motifs, les gouttes ou les anneaux de verre coloré introduits dans les grains. C'est le système connu comme celui des «yeux», lesquels peuvent être simples ou stratigraphiques. D'autres motifs décoratifs sont ceux qui ont déjà été évoqués à propos des récipients à onguents. Il en existe de toutes les couleurs, avec une vaste gamme de nuances; les plus nombreux ont un fond bleu et jaune.

Un grand nombre de chercheurs estiment, aujourd'hui encore, que ces grains avaient une valeur apotropaïque, et il est possible que cela ait été vrai, tout au moins au début, pour les grains décorés avec des «yeux» et qui ont pu être considérés comme des amulettes destinées à mettre en fuite les mauvais esprits. Mais cette théorie ne peut plus être soutenue à partir du V^e s., quand la production a été commercialisée à grande échelle, car ils doivent alors avoir été considérés comme de simples objets d'ornement.